

DIDIER DUMAS
L'oedipe et l'intégration de la mort
Décryptage de son enseignement

Résumé du cours précédent

Je vous ai présenté la « psyché précœdipienne », « originaire » ou « prélangagière » qui est celle de l'enfant de moins de trois ans. Avant cet âge, les structures mentales sont de nature télépathique ou empathique. Cette *télépathie originaire* est due à l'*activité mentale originaire* qui, dans la théorie freudienne, est la seule existante en deçà de la « barrière du refoulement originel ». Les structures mentales sont alors constituées des deux premières enveloppes de notre système de représentations : la *peau de sensations* et la *peau d'images*. La peau de sensations est la seule qui existe au stade fœtal où elle constitue la *pensée en sensations*, celle du fœtus et de l'activité sexuelle, dans laquelle on communique à l'aide de sensations. La « peau d'images » se structure, elle, après la naissance, avec l'acclimatation des yeux, vers un mois et demi et jusque dans la troisième année. Cette enveloppe génère la *pensée en images* qui est celle des rêves ainsi que des états modifiés ou altérés de la conscience. Notre troisième enveloppe mentale, la *peau langagière* ne devient fonctionnelle qu'à cet âge, lorsque l'enfant se met à prononcer des phrases et acquiert la faculté de mentir. Avant qu'il ne sache dire « je », tant qu'il dit « moi vouloir », l'enfant se situe, comme un morceau de la psyché collective qui est celle de la familiale dans laquelle il se construit. C'est donc dans la troisième année qu'apparaît la conscience individuelle telle qu'elle est conçue dans la pensée freudienne. Avant la prononciation des phrases, il est impossible pour l'enfant d'imaginer que les images qui surgissent dans sa tête ne sont pas les mêmes que dans celle de sa mère. Le mensonge n'existe pas encore. Il n'apparaît qu'avec la parole lorsque l'enfant émerge de la psyché originelle et découvre que les images qu'il a dans la tête ne sont pas les mêmes que celles de sa mère. Ce qui fait que la « barrière du refoulement originel », l'acquisition du mensonge, l'apparition de la psyché individuelle et du Conscient, au sens où Freud l'a défini, se situent à ce moment-là.

À ce niveau, l'apport de Jacques Lacan, par rapport à l'Institut et l'Association Internationale dont il a été exclu, peut se schématiser comme un passage du « moi » au « je ». À l'Institut, la fin de la cure était conçue comme l'identification au « moi fort » de l'analyste. Lacan a rompu avec cette théorie du « moi » et a mis le « je » en selle. Sa théorie est une théorie du « je », mais comme elle aboutit à une « théorie du tout langage » ou du « seul signifiant », elle a pour écueil de n'accorder aucune place particulière aux sensations et aux images. Chez Lacan, comme chez Freud, la *peau de sensations* est réduite à un seul concept, la *pulsion*, définie comme une force intermédiaire entre le somatique et le psychique. On ne trouve donc chez Lacan aucune architecture de la psyché originaire, alors en que, chez Françoise Dolto, la théorie des images de communication archaïque en est une.

Dans notre anatomie mentale, tout se passe donc comme si la conscience était constituée de deux formes de conscience : une première forme de conscience, notre *conscience télépathique* de bébé, qui réside dans le cerveau droit où se situe la mémoire des formes et des images, et une autre : la *conscience langagière* qui est celle des mots, dont le centre se situe dans le cerveau gauche, mais qui n'entre en action qu'au cours de la troisième année. La *conscience prélangagière*, celle du bébé, est à l'œuvre dans les rêves et les états mystiques. Dans la vie éveillée, elle réside dans l'inconscient, mais le conscient n'est pas moins le produit d'un aller-retour permanent entre ces deux formes de conscience que sont la *conscience prélangagière*, qui est celle des sensations et des images, et la *conscience langagière*, qui est celle des mots.

Ce qui le précède l'entrée dans l'oedipe et le permet

Les questions oedipiennes commencent à germer dans la tête de l'enfant vers un an lorsqu'il acquiert la station debout. Tant qu'il marche à quatre pattes, il ne voit pas son sexe. C'est lorsqu'il se redresse et se met à marcher que l'enfant le voit et commence à se poser des questions sur ce qui le différencie des filles ou des garçons. De plus, l'acquisition de la verticalité lui permet de s'identifier à celle de ses parents. Il peut alors se considérer comme un humain à part entière et il émerge des identifications animalières, qui sont celles du quatre-pattes. Si vous observez un enfant qui marche à quatre et joue avec un chaton, vous verrez qu'ils semblent se comprendre, comme s'ils étaient dans le même registre énergétique. D'ailleurs, dans le chamanisme, quand on fait appel aux animaux de pouvoir, on retrouve cette psyché de l'enfant qui communique naturellement avec les animaux.

Marcher, voir son sexe et pouvoir le comparer à celui des autres commence donc vers un an. Ceci implique que l'enfant puisse commencer à se vivre comme séparé de sa mère, ce qui se structure avec le langage et l'acquisition du « je » dans la troisième année. Toutefois au niveau de la construction des images mentales ou de la *peau d'images*, celle que l'enfant se fait de lui-même se constitue en découvrant qu'il n'a pas le même visage que sa mère. Cette découverte est ce que Jacques Lacan a appelé « le stade du miroir », qu'il situe vers 18

mois. Dans les *Écrits*¹, Lacan présente ce moment où l'enfant se découvre dans la glace comme l'assomption jubilatoire du « je ». Le stade du miroir correspond donc pour lui à la naissance du « je ». Il ne parle pas de ce qui se passe avant, car il n'a pas suffisamment été analysé pour comprendre le bébé en lui-même. Les deux auteurs qui ont considéré son texte insuffisant sont donc, du même coup, les deux grands analystes d'enfants du vingtième siècle, Françoise Dolto et Donald Winnicott.

Winnicott s'est opposé au stade du miroir de Lacan dans un article que vous trouverez dans *Je et réalité*². Il y présente le cas d'une cliente qui a fini sa cure et qui lui demande de lui envoyer une photo de lui. Ce, pour en venir au fait que le premier miroir est le visage de la mère. Mais il y a, aussi et surtout, la première polémique de l'École Freudienne de Paris³. Le premier colloque qui fêtait les débuts de cette institution portait sur la psychanalyse d'enfants. À celui-ci, deux analystes assez brillantes mais néanmoins embrigadées dans le « Jacques à dit » de l'époque, Maud Mannoni et Anne Lise Stern, ont totalement démolé l'image inconsciente du corps de Françoise Dolto. Ceci a fait que ce qu'expliquait Dolto, qu'avant le stade du miroir, l'image que l'enfant a de lui-même est le visage de sa mère, est alors passé à la trappe⁴. En réalité, ces divergences viennent du regard que l'on porte sur l'enfant et la psychose. Car ce que nous apprennent les enfants autistes, qui n'arrivent pas à entrer dans l'oedipe, est que l'accès à la structuration oedipienne implique que l'enfant ait pu constituer ce que Dolto appelle le « sentiment de soi » et Winnicott le « sentiment d'exister. C'est-à-dire de pouvoir commencer à se sentir vivre comme un individu autonome et séparée de sa mère. En théorie, c'est aussi ce que l'on appelle la différenciation du Moi et du Non-moi, et au niveau de l'intégration du langage, c'est le passage du « moi » au « je », la prononciation des phrases et l'acquisition du mensonge. Mais la véritable clef qui ouvre la structuration oedipienne est de percevoir la place qu'occupe le sexe paternel dans le plaisir que trouve la mère à vivre et être adulte. Cela, c'est ce que nous apprennent les névrosés, qui sont en panne d'oedipe tout simplement parce que leurs parents se sont montrés à eux comme totalement asexués.

Qu'il soit garçon ou fille, les représentations que se donne l'enfant du sexe de son père sont le pilier central de la construction oedipienne. Sans elles, la mère reste une éternelle maman et l'enfant la vit comme aussi asexuée que la Vierge Marie. Ne pouvant pas s'en imaginer comme une femme, il ne peut pas se représenter la sexualité de ses parents, ce qui fait qu'à l'adolescence, il souffre d'hystérie ou de névrose obsessionnelle. Toutefois, comme la télépathie originaire est pour l'enfant le premier mode d'accès à la mère, il existe une première rencontre du sexe du père qui s'effectue par cette voie inconsciente que constitue l'activité mentale originaire. Ce qui fait que, même avec une maman qui ne sait pas parler de la sexualité, l'enfant perçoit la place qu'occupe ou n'occupe pas le sexe de son père dans l'économie de sa mère. S'il ne trouve aucune trace du sexe du père en elle, et que le père n'a, lui-même, pas eu de père, c'est ce que Lacan a appelé la « forclusion du nom du père » et l'enfant entre dans la psychose.

Qu'est-ce que l'oedipe ?

L'oedipe n'est pas ce que l'on en dit habituellement : que « le garçon veut tuer son papa et garder sa maman pour lui tout seul ». Présenter les choses ainsi est en faire une histoire à l'eau de rose, plus encombrante qu'autre chose. Dans la construction mentale de l'enfant, l'oedipe est une étape centrale, car c'est celle où il intègre des catégories de l'espace et du temps telles qu'elles sont vécues par les adultes.

L'intégration oedipienne de l'espace et la découverte de son propre sexe

Nous avons vu que l'intégration de l'espace correspond à l'intégration du corps conçu comme un espace relationnel. Cette intégration ne porte pas sur le corps physique ou sa matière. Elle porte sur sa mobilité, sa vie, c'est-à-dire la façon dont le corps est un espace qui permet d'entrer en communication avec d'autres humains. Nous ne sommes pas des individus individuels, mais des individus collectifs, et nous le sommes par l'usage d'une langue commune. À ce niveau, le plaisir que procure la vie ne se situe pas dans le corps physique, mais dans la communication qui nous unit aux autres. C'est ce qui fait que, dès que nous nous sommes en relation avec un autre, que ce soit par la parole, le travail ou la sexualité, le poids du corps disparaît.

L'oedipe est l'âge où se construit l'armature fantasmatique que l'adulte retrouve dans sa sexualité. C'est celui où l'enfant intègre non seulement la sexualité, mais aussi la mort. Une des difficultés de l'activité sexuelle est que s'y croisent deux vectorisations, l'une, verticale, qui nous réfère à nos parents et l'autre, horizontale, qui nous réfère à notre propre vie. L'axe horizontal de notre construction mentale est celui de sa propre génération. Il correspond aux frères, aux sœurs et aux partenaires sexuels. Sur cet axe, le sexe est référé au plaisir, alors que sur l'axe vertical, qui est celui de l'ascendance et de la descendance, le sexe est référé à la mort. Ces deux axes

¹ Jacques Lacan, *Écrits*, Seuil, 1966.

² Donald Winnicott, « Le rôle de miroir de la mère et de la famille dans le développement de l'enfant », *Jeu et réalité*, Gallimard, 1971.

³ Fondée par Jacques Lacan en 1969.

⁴ Voir à ce sujet : *Françoise Dolto, c'est la parole qui fait vivre*, sous la direction de Willy Barral, Gallimard, 1999.

se croisent, en nous, dans notre sexualité. Comme ce sont les deux vecteurs de notre évolution, la symbolique de l'horizontal et du vertical permet d'en comprendre la difficulté, puisque ce sont des axes qui nous vectorisent dans des directions différentes et que c'est à nous, dans notre unicité, de savoir les faire tenir ensemble. L'intégration oedipienne de l'espace s'effectue entre 3 et 7 ans et correspond à celle de son propre sexe. À l'origine, l'être humain est mentalement bisexué. Mentalement, nous le restons car, si nous n'étions pas mentalement bisexués, nous ne pourrions pas comprendre l'autre sexe.

Nous sommes tous, à l'intérieur de nous, mentalement homme et femme. C'est une chose importante parce que, depuis les années 70, nous traversons une évolution des mœurs sans aucun précédent dans notre culture. Notre monde est en train de créer un homme et une femme totalement nouveaux. Il est important d'en prendre conscience, aussi bien pour nous-mêmes que pour nos clients. Comme les générations actuelles sont des générations charnières, le comprendre, c'est se rendre compte du travail à faire et s'outiller pour en affronter les difficultés. Or si l'on en juge au nombre de thérapies nouvelles qui apparaissent d'années en années, c'est ce qui se passe en ce moment. Au début du vingtième siècle, le masculin et féminin étaient complètement séparés. La femme était à la cuisine, avec les enfants, et l'homme à l'économie et la guerre. À notre époque, les femmes travaillent, développent leur masculin, ce qui permet aux hommes de ne plus avoir peur de leur féminité. Christiane Olivier, dans son livre sur le masculin⁵, écrit que ce qui fait le plus peur à l'homme est qu'on le prenne pour une femme. Ceci était vrai au début du vingtième siècle, à une époque où la femme n'était rien du tout. On lui interdisait le droit à la pensée. Elle était confinée au gynécée sans avoir droit à un père pour se construire, et il lui était interdit de voir son propre corps. Voilà pourquoi les hommes avaient alors très peur qu'on les prenne pour des femmes. Mais, à notre époque où la femme est leur égal, ce n'est plus du tout pareil. Ils n'en ont plus peur et l'homosexualité n'est plus une tare. Que nous soyons homme ou femme, nous devons tous devenir des êtres plus équilibrés, en nous, dans notre masculin et notre féminin.

À trois ans, la dimension sensitive de la sexualité est construite, mais l'individu est encore totalement bisexué. Nous pouvons comprendre l'autre sexe, car nous restons mentalement bisexué toute la vie, et que nous trouvons en lui la partie de nous-même que notre constitution physique ne nous a pas permis de développer. En fait, le bébé est féminin avant d'être masculin. Il commence par absorber de l'air : il est féminin. Puis il crie : il devient masculin. De même au niveau embryologique : au départ, l'embryon est féminin. Le masculin est en quelque sorte un en plus. À la base, les cellules migrantes sont les mêmes pour les garçons et pour les filles. Les cellules migrantes sont celles de l'immortalité de l'espèce et des lignées. La première séparation de l'oeuf crée ces cellules qui migrent dans un coin de la matrice pour se transmettre d'une génération à l'autre. Les cellules migrantes attendent que le sexe se construise pour venir s'installer dans les organes génitaux et y engendrer les ovules ou les spermatozoïdes. La vie s'occupe ainsi en premier lieu de sa reproduction. C'est également pour cette raison que, dans son développement, l'enfant intègre la sexualité avant d'intégrer le social. Lorsque la sexualité n'est pas intégrée, son évolution peut se bloquer à la fin du premier cycle, ce qui donne toutes sortes de symptômes : l'enfant a de mauvais résultats à l'école, personne n'y comprend rien et il s'embourbe de plus en plus dans « l'utérus élastique » de sa maman sans arriver à en sortir.

À trois ans, tous les enfants posent la question du sexe à leur mère, généralement au moment de la toilette. S'ils posent ce genre de questions, c'est bien sûr parce qu'ils sont comme nous. L'enfant se rend compte qu'il y a là une zone érogène particulière ou un plaisir singulier qui lui pose question. Dans notre culture, il est fréquent que la mère mette alors inconsciemment un terme à ses questions par une réponse émotionnelle qu'il réceptionne d'une façon énergétique, en direct dans son image du corps. Reproduisant sa propre mère sans s'en rendre compte, elle devient, soit glacé, rigide et bégayante, soit elle s'enflamme dans une hystérie incontrôlée, et la peur de la remettre dans un tel état fait que l'enfant s'interdit d'en reposer la question. La chose dont la mère occidentale est généralement incapable de parler est le pénis. C'est un mot qui n'est jamais prononcé par les mères. De toute ma vie, je n'ai jamais entendu une femme mentionner, ne serait-ce que par une allusion, que l'entrejambe d'un homme pouvait être ce qu'elle aimait chez lui.

Quand une femme aime un homme, elle l'aime pour sa parole, pour sa pensée, et elle vit l'énergie qui passe par son sexe comme étant de la même nature. Ce qui n'est pas aussi évident pour l'homme qui, ayant un héritage ancestral différent d'elle, celui des maisons closes, a plutôt tendance à séparer son sexe de sa pensée. Mais au niveau de la santé psychique des enfants, l'interdit de la femme d'oser dire ce qu'elle aime physiquement chez l'homme reste assez destructeur dans notre culture. Cet interdit ancestral est moindre chez les hommes qui osent, tant bien mal, se parler dans les vestiaires de foot ou ailleurs et qui disposent d'un peu plus de vocabulaire, puisqu'ils héritent de celui des maisons closes. Les femmes, elles, héritent d'une destruction totale de notre vocabulaire ancien qui a été remplacé par celui de la médecine. Avant 1894, le mot « sexe » était utilisé pour les végétaux et les animaux. C'est à partir de cette date, et alors qu'il n'y avait plus aucun mot pour nommer la sexualité dans la langue française, que la médecine a réimplanté un vocabulaire nouveau dans notre langue. À l'heure actuelle, ce vocabulaire vient donc, soit de celui qu'a réimplanté la médecine en 1894, soit des

⁵ Christiane Olivier, *Les fils d'Oreste ou la question du père*, Flammarion, 1994.

maisons closes qui étaient le seul endroit où la sexualité avait le droit de cité à l'époque. Les couples se mariaient alors par raison, en obéissant au choix des parents. Ils faisaient donc l'amour vêtus de chemises qui les couvraient de la tête aux pieds, seulement pour avoir des enfants, et en tenant compte des prescriptions médicales qui considérait comme dangereux de trop faire jouir sa femme. Notre passé est très lourd. Les années 70 sont loin de l'avoir totalement nettoyé.

À l'âge oedipien, l'important est que l'enfant puisse intégrer son sexe physique, et pour qu'il puisse l'admettre et en être fier, il faut qu'il puisse comprendre le rôle que celui-ci jouera à l'âge adulte. Il faut donc expliquer aux mères que les questions des enfants ne portent qu'indirectement sur le plaisir sexuel, puisque c'est de cela dont elles ne savent pas parler dans notre culture. Ce n'est pas sur la question du plaisir que les enfants ont besoin de paroles. Ils ont un corps. Ils savent donc ce qu'est la plaisir. Les petits garçons bandent depuis le stade fœtal. Ils n'ont pas besoin d'être informés de l'existence de leurs érections. Ils ont besoin de comprendre la fonction des testicules. La petite fille de même. Elle a besoin d'être informée de tout ce qui ne se voit pas dans son corps. Elle le connaît son clitoris, mais elle ne peut prendre conscience de son vagin, de son utérus et de ses ovaires sans une parole qui le lui apprenne. Dolto était très claire sur ce point. La fille, disait-elle, doit savoir à trois ans qu'un vagin sert à réceptionner un pénis car, sans cette information, la fonction énergétique de l'utérus ne se construit pas et c'est un risque de frigidité.

Au niveau de l'espace, l'oedipe est donc l'âge où l'enfant intègre son sexe en comprenant le rôle qu'il joue à l'âge adulte. Ce qui n'a rien évident si l'on considère ce qui se passe dans la sexualité humaine.

Ceux qui n'arrivent pas du tout à intégrer leur sexe physique à l'âge oedipiens sont les transsexuels. C'est très intéressant d'entendre ces personnes parler. Leur difficulté n'est pas que d'un ordre sexuel, comme on pourrait le croire, mais une question d'identité réelle. Quand ils décident de changer de sexe pour ne plus souffrir d'un sexe qu'ils n'ont pas choisi, c'est dans l'entreprise qui les emploie où ils font souvent le plus gros de ce travail. C'étaient des hommes et il va falloir que les autres s'habituent maintenant à ce que ce soient des femmes.

L'homosexualité, à l'inverse, n'est pas un refus de son sexe. C'est au contraire ne reconnaître que le sien. Un homme homosexuel me disait : « de toute façon les femmes n'ont jamais eu de sexe pour moi ». Sa mère n'en avait jamais eu pour lui et il n'y avait donc que les hommes qui en avaient un. Quand il n'y a aucune parole, il n'existe que ce que l'on voit. Chez l'homme, il y a quelque chose de visible, alors que, chez la femme, il n'y a rien. C'est ce qui fait que l'homme homosexuel ne connaît que son sexe, tandis que le transsexuel le refuse et ne peut pas l'admettre. Celui qui n'a pas du tout pu faire son oedipe est donc le transsexuel, alors que l'homme homosexuel s'est, d'une certaine façon, immobilisé dans un oedipe en cours, en se fixant sur le seul sexe existant à ses yeux, celui de son papa. De la même façon, l'homosexualité féminine œuvre à la construction de son propre sexe, en réparant avec une autre femme, l'absence totale de féminité avec laquelle sa mère s'est présentée à elle. En ce sens, l'homosexualité vise à la reconstruction de son sexe.

Pour Françoise Dolto, il est totalement absurde de recevoir un enfant de moins de sept ans sans ses deux parents. Le faire, c'est perpétuer ce que faisait Mélanie Klein qui les recevait six fois par semaine, ce qui revient à transformer la relation thérapeutique en rapt d'enfant. Dans une optique doltoienne, on ne doit pas recevoir un enfant de moins de sept ans sans ses deux parents parce qu'à cet âge, il n'a pas encore fini son oedipe. Le plus important est donc de l'aider à finir son oedipe. Il faut donc le recevoir avec ses deux parents, en ayant pour objectif de le conduire à la « fierté du génie de son sexe », c'est-à-dire à la fierté de son génie procréateur et la prise de conscience qu'il va, lui aussi, devenir un dieu-créateur, comme ses parents, ou un fils de Dieu, comme le pensaient nos ancêtres pour qui le savoir sur la vie était celui de la Bible. Tant que l'enfant est un bébé et qu'il n'a pas compris le rôle sexuel du père, sa mère est le seul dieu-créateur. S'il en reste là, cela crée, dans l'inconscient, une des instances les plus terribles : un dieu terrestre et maternel qui détermine votre vie et votre mort. La mère devient alors dans l'inconscient une divinité terrible qui sape toute possibilité de prendre son propre pouvoir. À l'École Freudienne, c'est ce qu'on appelait *das ding*, la chose, un terme qui indique à quel point cette instance en nous, cette espèce de dieu terrestre ou de grand Autre maternel, peut faire peur. Voilà ce dont l'oedipe est censé dégager l'enfant. L'oedipe est l'étape évolutive qui permet de comprendre que maman n'est pas le seul dieu-créateur, mais que les parents sont des demi-dieux, qu'il faut qu'ils s'y mettent à deux pour être un vrai dieu, un dieu créateur d'autres humains. Imaginez ce que cela fait à un enfant de quatre ou cinq ans de découvrir la potentialité de son entrejambe, c'est-à-dire sa future capacité à transmettre la vie. C'est cette découverte qui verticalise l'enfant et c'est ce dont nous avons, à peu près tous, été privés.

Sans parole, entre 3 et 6 ans, l'imaginaire de la sexualité adulte ne peut pas se construire

Si l'enfant se construit sans la moindre parole sur le sexe et la mort, sa structure oedipienne est tronquée. N'ayant pas pu correctement intégrer son sexe, à l'âge adulte, il ne dispose que d'une construction sexuelle de bébé, et cela génère toute la gamme des pathologies sexuelles que la médecine bourgeoise s'est mise à répertorier à la fin du dix-neuvième siècle.

Je reçois assez souvent des femmes qui ne sont plus toutes jeunes, mais qui ont toujours une peur bleue de la sexualité. En général, ces femmes ont fait leur vie. Elles ont eu des enfants, une seule histoire d'amour avec un

mari dont elles se sont séparées et puis, plus rien. Quand je les questionne, elles répondent souvent que ce qui la terrorise est l'idée de tomber amoureuse, comme si tomber amoureuse comportait le risque de perdre tout pouvoir ou de se liquéfier dans la bombe émotionnelle du désir sexuel. Comme beaucoup de femmes de notre époque, elles se sont construites dans le masculin, le travail ou la politique, mais à l'âge oedipien, elles n'ont pu se donner aucune image de leur sexe. On peut alors leur conseiller de lire *Femme désirée, femme désirante*⁶, car leur peur vient d'un manque d'oedipe qui fait qu'elles sont incapables de différencier ce qui se passe dans les bras d'un homme de ce qu'elles ont connu bébé dans ceux de leur mère. Voilà ce que donne de ne pas avoir pu construire à l'âge oedipien la fierté du génie de son sexe, ni se construire une image de son vagin qui en fait la moitié du phallus. On hérite alors d'une construction de bébé, car on n'a pas investi la dimension spatiale de ses organes génitaux et que, mentalement, tout continue à se passer comme si l'on n'en avait pas.

Les femmes dites clitoridiennes sont aussi des femmes qui ne disposent que d'une construction de bébé. Elles peuvent jouir, mais tout doit se passer à l'extérieur. Dans *Femme désirée, femme désirante*, Danièle Flaumenbaum traite de comment ceci se répare. Au moment de la pénétration, ces femmes n'ont pas la possibilité d'en jouir. Au mieux, elles laissent leur homme finir tout seul. Ceci, tout simplement parce qu'elles n'ont pas pu prendre le pouvoir de leur sexe à l'âge oedipien. Le seul remède qu'elle leur propose alors est de se mettre mentalement dans leur vagin pour faire ce qu'elles n'ont pas pu le faire enfant : le rêver et le construire. Toutes les femmes ont la possibilité de se mettre dans leur vagin pour lui donner vie ou le préparer, mais comme nous sommes des êtres de langage et que, sans parole, la construction sexuelle se reproduit telle qu'elle d'une génération à l'autre, l'on peut avoir besoin d'une « maman de remplacement » qui nous autorise à nous reconstruire. Savoir accueillir un homme est quelque chose de naturel. Quand une femme a un rendez-vous amoureux, elle se prépare, elle s'habille, se parfume. Tout cela allume les zones de son cerveau qui deviendront actives quand elle rencontrera l'homme avec qui elle a rendez-vous. On peut aussi faire ce que font les taoïstes, commencer par se nettoyer dans la lumière de l'esprit de tout ce qui nous encombre pour être totalement disponible à l'autre. En le faisant avant de faire l'amour, on aide l'énergie sexuelle à reconstruire la mémoire cellulaire que le manque d'oedipe a mise en défaut.

Chez les hommes, l'absence d'oedipe qui n'a pas délogé de sa place première la suprématie du « dieu-maman » peut engendrer de la bébépholie. J'ai analysé des hommes qui souffraient de cela. Ils sont obsédés par l'envie qu'on leur mette des couches. Mais comme il est difficile de demander cela à la femme qu'on aime, ils satisfont ce désir avec des professionnelles, ce qui en fait une symptomatologie assez encombrante. Ce que je peux dire de ces clients est qu'ils se sont construits avec des mères un peu sadiques et que leur psyché d'enfant a interprété cela comme l'interdiction d'être autre chose qu'un bébé. Enfants, ils étaient le seul objet de jouissance de leur mère qui, n'ayant jamais joui avec un homme, les ont inconsciemment maintenus dans un statut de bébé. Les différentes formes de masochisme peuvent avoir une origine semblable. Mais comme, dans les catégories freudiennes, l'absence d'oedipe engendre soit de la névrose soit de la perversion, arrêtons-nous d'abord sur ces formes de troubles sexuels.

L'hystérie et la névrose obsessionnelle

Le problème des névrosés est qu'ils n'ont pas fait ou pas terminé leur oedipe. Terminer son oedipe, c'est renoncer à prendre ses parents comme objets sexuels. Si vous n'avez pas pu, enfant, renoncer sexuellement à vos parents, quand vous tombez amoureux d'une personne, vous projetez sur elle votre mère, votre père ou les deux à la fois, et au lieu de partager une relation sexuelle, vous essayez, sans vous en rendre compte, de faire votre oedipe avec elle. Il suffit alors que votre partenaire fasse de même, pour que la relation tourne au psychodrame ou au vaudeville et vous n'arrivez jamais à faire l'amour. Il y a toujours quelque chose qui se passe et qui empêche le processus. Chez la femme hystérique, c'est le corps qui, exprimant son manque son manque de construction sexuelle, rend systématiquement la rencontre impossible. Chez l'homme obsessionnel, il y a toujours quelque chose d'indispensable à faire avant de pouvoir téléphoner à celle qu'il désire. Qu'ils héritent de l'une ou l'autre des deux principales grandes formes de la névrose, ils n'y arrivent jamais. Les névrosés expriment ainsi leurs inhibitions sexuelles. Ils ont du désir, mais ils n'arrivent jamais à l'assumer, car leur construction sexuelle se limite à une peau de sensation qui est inhibée dans la névrose obsessionnelle, et hurlante, dans l'hystérie.

Chez la petite fille, la névrose hystérique commence à se construire vers trois ans, quand l'enfant pose la première question sur la sexualité. Si sa mère y réagit en devant glacée et vide, ou au contraire, d'un rouge cramoisi qui la paralyse, je vous ai dit que l'enfant le reçoit comme une réponse énergétique qui lui fait peur et lui coupe la parole. Ce ressenti s'exprime dans ses dessins de deux façons. C'est soit le dragon de feu qui représente la façon dont sa mère devient complètement hystérique sitôt qu'elle entend parler de sexe, soit c'est la reine des neiges qui représente comment les questions de la fillette l'ont soudainement rendue rigide et froide. La plupart du temps, c'est cette réponse énergétique qui bloque les questions de l'enfant. En général les mères ne se

⁶ Danièle Flaumenbaum, *Femme désiré, femme désirante*, Payot 2006.

rappellent pas que l'enfant a posé cette question, ni qu'elles ont réagi de telle ou telle façon. Il suffit toutefois que cela se reproduise deux ou trois fois pour que l'enfant ne pose plus jamais la question. Transformer maman en dragon de feu ou en reine des neiges est pour l'enfant assez épouvantable. Il s'interdit donc de reproduire ce genre d'événements et les questions oedipiennes tombent dans les oubliettes. Certains clients disent n'avoir jamais posé aucune question sexuelle, or ils en ont forcément posé au moins une vers trois ans. Tous les enfants en posent la question à cet âge, mais l'hystérie est justement ce qui en efface toutes traces de ces questions. La petite fille est, beaucoup plus que le garçon, obligée d'en poser la question à sa mère. Sa construction en dépend. Ses questions reviennent donc de façon compulsive. Par peur de transformer maman en monstre, elle les ravale, se mord les lèvres, et essaie de ne s'exprimer comme le veut maman, avec sa peau de sensations, en la câlinant comme bébé. En se comportant ainsi, elle arrive à ne pas rendre maman cinglée. Mais comme elle a passé son enfance à enterrer les questions sexuelles dans sa peau de bébé, à l'âge adulte, elle continue à ne savoir les exprimer qu'avec des sensations. Voilà comment se constitue l'hystérie. C'est important de le comprendre, car les clientes que l'on reçoit ont souvent déjà fait plusieurs thérapies. Cela fait qu'elles se savent hystériques, mais personne ne leur a jamais expliqué comment l'hystérie se construit à l'âge oedipien.

Les hommes obsessionnels ont, eux, été des petits garçons qui étaient, pour leur mère, plus importants que leur père. Dans la névrose obsessionnelle de l'homme, on trouve souvent des mères en maladie de deuil, qui n'ont jamais pu digérer la mort d'un frère, d'un parent ou d'enfants morts en bas âge. Comme elles n'ont eu pour oedipe que le droit de jouer à la poupée et non celui d'avoir un vagin, c'est en faisant un enfant qu'elles deviennent adultes. En conséquence, l'enfant devient le dépositaire du fait qu'elles sont bien des adultes, ce qui l'oblige à se satelliser autour de sa mère, sans trop pouvoir s'en éloigner, puisqu'il est le garant de son statut d'adulte. Soit la mère ne supporte pas qu'il ferme la porte des cabinets, de peur qu'il ne puisse pas la rouvrir, soit elle craint qu'il se ne fasse renverser en traversant la rue. Comme elle voit la mort partout, l'enfant doit rester sous ses yeux pour qu'elle soit rassurée. Cela donne des enfants qui ne sont pas envahis par un impensé maternel, comme le sont les psychotiques, mais qui se satellisent autour de la mère sans jamais pouvoir se représenter le sexe de leur père. Les névrosés obsessionnels sont identifiés à leur père socialement, mais n'ont avec lui aucune identification sexuelle. Comme ils sont plus importants que lui dans l'économie de la mère, ils n'ont pas besoin de rencontrer le père. De plus, cette situation arrange aussi le père qui reproduit le sien en étant aussi absent que lui. Ces petits garçons sont donc les petits phallus ou les petits rois de leur maman. Ils satisfont leur mère, sont toujours premiers à l'école et ne présentent aucun symptôme apparent. Sitôt que maman a la moindre angoisse, l'enfant devient son petit radiateur affectif. Il se blottit sur ses genoux et la rassure en tout. Mais quand on passe son enfance à jouer ce rôle, il faut de surcroît protéger sa mère de toute vision incestueuse, en se comportant comme si on n'avait pas de sexe. Ce qui fait qu'à la montée hormonale, ces hommes sont encombrés par leur sexe. Ils souffrent d'inhibition et ne savent qu'en faire, car ils ont passé leur enfance à faire comme s'ils n'en avaient pas et n'ont jamais pu le penser. Ils ne savent donc jamais s'il est bien d'appeler Julie ou s'il vaut mieux appeler Marie et, comme ils passent leur temps à hésiter entre les deux, ils n'en appellent jamais aucune des deux. En ce sens, les névrosés sont des « mutilés de l'âge adulte », puisque l'absence de structuration oedipienne les prive du premier bénéfice de l'âge adulte qu'est la sexualité, alors les pervers sont plutôt des « mutilés de la parole ».

Les perversions

Ce qui, d'une façon générale, génère une névrose est d'avoir des parents dont on ne peut pas se représenter la sexualité. Ce, souvent parce qu'ils n'en ont plus. Parfois le père en a une, mais de façon secrète. Il a une maîtresse dont il tait l'existence et la mère s'en passe en vivant la sienne avec les enfants. La sexualité est donc totalement irreprésentable et c'est ce qui est à l'origine de la névrose.

Dans la genèse des perversions, les parents et les éducateurs n'en parlent pas plus, mais ils sont, soit tripoteurs, soit exhibitionnistes. Ce sont par exemple des parents qui n'arrêtent pas de mettre la peau de sensations de l'enfant à vif. Ils le tripotent et le couvant de bisous toute la journée, mais ils le font sans rien lui dire de la sexualité. Ces parents excitent ainsi l'enfant, en permanence, sans se rendre compte que c'est la seule information sur la sexualité que reçoit son cerveau pour lui construire un appareillage fantasmatique. Alors que si vous demandez à un enfant informé s'il aime que les adultes le couvrent de bisous, en général, il répond « non ». S'il est informé, cela lui donne l'impression d'être traité comme un bébé, et s'il l'accepte des grand-mères et des taties, c'est pour leur faire plaisir. Les parents exhibitionnistes le sont, eux, soit verbalement soit corporellement. Corporellement, lorsqu'il s'agit des mères, c'est ce qui engendre toutes les formes de fétichisme masculin. Verbalement, ce sont les parents qui prennent leur enfant pour seul confident et lui racontent tous leurs déboires. Ce sont des parents qui ne savent pas se passer de leurs enfants et sont avec eux dans une demande sensitive permanente. Lorsque le sensitif a ainsi remplacé toute information verbale, à l'âge adulte, cela donne des gens qui savent se toucher ou s'exhiber, mais qui ne savent pas se parler. Ne sachant pas exprimer leur désir, ils l'exhibent, en fréquentant des lieux particuliers dans lesquels on se pare de fétiches qui l'expriment à notre

place. Ils fréquentent donc des lieux particuliers, comme les jardins publics, les boîtes à partouze et autres endroits où l'on peut se toucher sans avoir à se parler.

Voilà, en gros, comment se construisent les perversions. Alors que dans la névrose, l'intégration spatiale de son sexe ne s'est tout bonnement pas effectuée par manque d'information, dans les perversions, ce manque est comblé par des informations visuelles ou sensitives qui limitent la construction sexuelle à sa dimension spatiale. C'est alors l'intégration oedipienne du temps qui est en défaut, mais avant d'y venir, arrêtons-nous sur la théorie freudienne, puisque celle-ci ne traite que de cette dimension de l'oedipe, mais qu'elle le fait d'une façon insuffisante dans la clinique des perversions.

Les insuffisances de la théorie de l'oedipe et de la castration

Au niveau de l'intégration de l'espace sexué adulte, la théorie freudienne ne prend pas en compte un certain nombre de choses qui sont importantes dans la psychanalyse transgénérationnelle.

Tout d'abord, que l'individu bénéficie d'une construction sexuelle sensitive, antérieure à l'oedipe : celle de la peau de sensation qui se constitue chez le bébé et la période de la « dyade mère-enfant ». Que cette construction sensitive peut être encombrante, lorsque le manque de paroles l'a, soit cadenassé, comme dans les névroses, soit l'a exacerbé et mise à vif comme dans les perversions. À ce niveau, la pauvreté de la théorie freudienne vient de ce qu'elle a limité la vie mentale du bébé aux stades oral et anal. Comme ceci ne permet pas d'expliquer toute la gamme des fantasmes, on y a adjoint la théorie des « objets partiels de la libido » qui est typiquement une théorie élaborée à partir de l'écoute des adultes et qui est, de ce fait, beaucoup moins fonctionnelle que celle des images de communication archaïque de Françoise Dolto. Les objets partiels de la libido sont : les selles, le regard, la voix et le sein. Cette théorie est donc une espèce de pot-pourri dont Lacan a fait « l'objet petit a ». Bref, c'est assez compliqué et assez peu utile.

Ensuite, que dans une culture comme la nôtre où les paroles sur la sexualité sont en défaut, l'intégration oedipienne de son sexe s'effectue tout de même partiellement grâce à l'activité mentale originaire, que cette activité mentale inconsciente est à l'œuvre dans l'identification, et qu'elle permet donc à l'enfant de dupliquer inconsciemment la structure oedipienne de ses parents. En ce qui concerne l'identification, il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'un phénomène réciproque, que l'enfant s'identifie aux adultes qui s'identifient à lui. Pour qu'un enfant nous investisse, il faut d'abord que nous l'investissions nous-mêmes. Quand nous comprenons un enfant, que ce soit en tant que parent, thérapeute ou pédagogue, nous le comprenons avec l'enfant qui est en nous. C'est par ce biais que l'enfant construit son image inconsciente du corps en dupliquant celles de ses deux parents. Il ne s'identifie alors pas aux adultes que sont devenus ses parents. Il s'identifie à l'enfant du même âge que les parents portent en eux, qui est ce qui leur permet de le comprendre et de s'identifier à lui.

« L'histoire du carreau cassé et des couilles à papa » que je raconte dans *La sexualité masculine* en est une illustration. C'est une histoire très simple, celle d'un père qui casse un carreau, un soir où il est ivre, et dont le fils fait un « symptôme-question » : il devient insomniaque et ne peut plus s'endormir par peur que « son carreau se casse ». La notion de *symptôme-question* est un apport de la théorie de Dolto, un produit de ce qu'elle a compris avec son concept d'image inconsciente du corps. Lorsque l'enfant n'est pas informé, c'est avec son corps, sa gestuelle, qu'il pose ses questions. Le symptôme-question est donc une question que l'enfant n'arrive pas à poser autrement qu'avec son corps. Il suffit alors d'y apporter réponse et, miracle, le symptôme disparaît. Dans le cas que je raconte, le père avait déjà fait du travail psychanalytique. Un soir, il rentre, à nouveau, ivre et, faisant du bruit, il réveille le petit. Sa femme qui a eu mal fou à endormir l'enfant se met en colère. Il essaie de rendre son garçon, mais le gamin arrive alors à lui faire comprendre ce qui le turlupine. Le père comprend qu'il s'agit de sexualité. Il lui explique ce que sont les ovaires et les testicules, et alors, l'enfant lui dit : « Bon, maintenant je peux dormir. Bonsoir. »

Cet exemple montre comment le « symptôme-question » vise à réparer une transmission défectueuse de la sexualité. Ce père n'avait pas su à l'âge oedipien qu'il avait des testicules. Il avait, comme beaucoup, réparé cela en découvrant sa sexualité à l'adolescence. Mais comme l'enfant s'identifie à l'enfant qu'à été son père au même âge, son fils s'identifiait à un enfant qui était sans sexe, et c'est pour y remédier qu'a surgi ce symptôme-question. Ce qui veut dire que, lorsqu'on a été élevé sans pouvoir se représenter la sexualité, pour ne pas le transmettre, il est indispensable de savoir en parler, et que, si nous ne savons pas le faire, nos enfants nous rappellent à l'ordre, en faisant des symptômes qui questionnent les nôtres. Ceci est important, car la théorie freudienne n'explique pas ce genre de processus. Elle ne considère pas que l'enfant duplique inconsciemment les structures mentales de ses parents. Or il duplique non seulement leur langue et leur culture, mais aussi leurs structures de mobilité sexuelle et les fantômes qui l'encombrent ou la perturbent.

Une autre dimension de l'oedipe dont ne traite pas la théorie freudienne est sa dimension énergétique, laquelle correspond à ce que j'appelle la « construction du cinquième membre ». Ceci est à mettre en relation avec quelque chose qu'explique Françoise Dolto à propos de la marche, qui m'a été très utile dans la névrose obsessionnelle. Ses observations sont à ce sujet remarquables. Elle raconte par exemple comment l'aîné de ses fils a marché pour la première fois en s'accrochant à la cuillère qu'il tenait à la main. Ce qui nous intéresse ici est

son observation du moment où l'enfant se met à danser pour la première fois et le fait par un mouvement de balancier de gauche à droite. Si vous faites ce mouvement, vous vous apercevrez que cela fait travailler le seul point d'acupuncture que vous avez sous la plante du pied, le premier point du méridien des reins, alors qu'en médecine chinoise, les reins recèlent l'énergie sexuelle ancestrale et sont centraux dans la sexualité. Ce mouvement effectue donc une prise de terre qui concerne l'énergie sexuelle. Et, si l'on se penche sur les différentes images qui composent l'idéogramme d'un des merveilleux vaisseaux qui assure la prise de terre, le Yang Tsiao⁷, on retrouve à peu près ce que dit Dolto de ce moment où l'enfant découvre la faculté de danser. Ce mouvement de droite à gauche reprend le premier mouvement relationnel du rapport à l'autre, la première perception de la mobilité de l'autre, qui est la façon dont le fœtus est bercé dans l'utérus par les mouvements de sa mère. C'est ce mouvement que nous prolongeons en berçant les bébés et en fabriquant des berceaux. Mais aussi ce moment qui se retrouve, à l'adolescence, dans la danse et les premiers émois sexuels. Voilà en quoi le premier pas de danse de l'enfant est constructif de son énergie sexuelle. Les jambes sont des organes qui permettent de plus être porté par la mère. Comme elles portent les organes sexuels, elles représentent le pouvoir de s'en séparer. À l'âge oedipien, ce sont donc leur mobilité qui construit la solidité énergétique du cinquième membre : le rapport des deux sexes au phallus. Ce sont elles qui enracinent, dans la mobilité des hanches, la fierté de la petite fille de posséder un vagin qui lui permettra d'accueillir un homme, et celle du petit garçon d'avoir un sexe avec lequel il pourra faire des enfants, ce qui l'enracine, lui, dans la puissance des « valseuses ».

Le « cinquième membre » n'est pas le pénis, mais le phallus. Les psychanalystes les différencient. Le pénis est l'organe masculin, alors que le phallus est constitué de l'emboîtement du vagin et du pénis. Le phallus représente donc la mise en action d'une énergie particulière qui est celle qui nous a créés et que le phallus mobilise d'une façon particulièrement puissante. Cette puissance énergétique du phallus est vécue différemment par l'homme et par la femme. Elle peut faire peur non seulement à la femme mais aussi à l'homme. La femme n'a généralement pas peur de la puissance de son sexe. Elle peut avoir peur de tuer ses enfants, mais elle n'a généralement pas peur de son énergie sexuelle. L'homme peut, lui, en avoir peur, comme je l'ai constaté au moment de l'affaire Dutrou, avec un garçon encore puceau qui en avait conclu que le « détraquage sexuel concernait avant tout les hommes » et qui avait de ce fait très peur de passer à l'acte. Il suffit en effet qu'un jeune garçon se soit masturbé une seule fois pour qu'il perçoive l'énorme puissance qui passe par son sexe. Il peut alors avoir peur de ne pas pouvoir la maîtriser, ou craindre que ses pulsions sexuelles blessent sa partenaire car, de plus, cette puissance se greffe, chez l'homme, sur la fantasmagorie du sexe revolver. Chez les garçons, jouer aux revolvers est un jeu à résonance sexuelle, car la balle ou la fléchette qui en sort évoque l'éjaculation. D'où l'expression « sauter une fille », dans laquelle ce n'est pas l'homme qui saute, mais ce qui sort de ses testicules.

L'intégration oedipienne du temps

Dans la construction de l'enfant, l'espace correspond au « corps relationnel », au plaisir de vivre avec les autres et la nature, alors que le temps correspond à la linéarité sur laquelle l'esprit se construit, en permettant à l'enfant de, peu à peu, devenir autonome pour pouvoir assumer seul sa vie. Toutefois, dans la vie et son vécu, le temps a plusieurs dimensions. Il n'est pas que linéaire. Il possède aussi une dimension cyclique, celle des saisons, ainsi qu'une dimension transgénérationnelle, celle que déterminent la mort et la succession des générations et qui limite le temps de l'individu à celui de sa vie propre.

L'intégration linéaire du temps correspond à la représentation de la vie qui s'écoule de façon linéaire. Cette première intégration du temps se met en place, après la naissance, quand le bébé intègre la temporalité de ses parents ou, comme on le dit, « se règle » sur l'alternance du jour et de la nuit, du sommeil et de l'éveil. Cette dimension linéaire du temps est celle sur laquelle se déploie le destin. Lui succède l'intégration de sa dimension cyclique, que l'enfant intègre avec le retour des saisons, des anniversaires et autres fêtes. Dans cette dimension, le temps n'est plus linéaire. Il tourne sur lui-même, en faisant que les événements de la vie reviennent périodiquement à la même place. Chez l'enfant, cette seconde dimension du temps soutient la même chose d'être. C'est la fonction des fêtes d'anniversaire, dans lesquelles il intègre, d'un côté, qu'il a grandi et, de l'autre, qu'il est toujours le même. C'est aussi celle des saisons dans lesquelles deux printemps ne sont jamais les mêmes, mais sont pourtant toujours semblables. Vient ensuite l'intégration oedipienne du temps qui est sa dimension généalogique ou transgénérationnelle. Cette troisième dimension du temps est celle qui permet à l'enfant de situer sa vie propre entre celle de ses ascendants et celle de ses descendants. Au niveau du temps, voilà à quoi correspond l'oedipe : il intègre le temps de sa propre vie dans celui de la succession des générations.

La verticalisation oedipienne et la magie de la parole

Lorsqu'on a des enfants, l'on constate qu'un des moments où ils sont assez fabuleux est la période oedipienne. À cet âge, où l'activité mentale originare est encore très active, l'enfant n'arrête pas de poser toutes

⁷ La structure énergétique du corps est constituée en l'acupuncture des douze grands méridiens auxquels s'ajoute le système alchimique des huit méridiens merveilleux ou extraordinaire dont le Yang Tsiao fait partie.

sortes de questions d'une intelligence souvent surprenante. Une fois sur deux, ses parents ne savent pas trop comment lui répondre. Or s'il les surprend, c'est parce qu'à cet âge, l'enfant constitue son identité proprement humaine, en se dotant de ce qu'on appelle la conscience. C'est cette verticalisation soudaine qui caractérise l'âge oedipien. Au niveau de sa construction énergétique, cette verticalisation est une élévation vibratoire. Dans notre phylogenèse, les sensations proviennent d'un système perceptif que nous avons en commun avec les amibes. Les animaux unicellulaires n'ont en effet que la sensation pour se repérer dans le monde. Lorsqu'on parle de mémoire cellulaire, cela signifie donc que ce que nos cellules comprennent est du registre des sensations. C'est cette vibration lourde – lourde, parce qu'elle est prisonnière de la matière, coincée dans l'Ombre, l'inconscient, le somatique et le hors-mot – qu'on appelle la mémoire cellulaire.

Dans *L'Ange et le Fantôme*, je présente cette élévation vibratoire qu'engendre l'acquisition de la parole avec l'histoire du premier mot d'un enfant, « chaud ». La première psychanalyste à s'être penché sur l'acquisition du langage est Sabina Spielrein⁸, dans un article sur la genèse des mots papa et maman, écrit en 1920. Elle y dégage trois stades d'entrée dans la parole : le *stade autiste* qui est celui du babillage, le *stade magique* qui est la découverte du pouvoir des mots, et le *stade symbolique* qui correspond à la prononciation des phrases.

Le stade magique de la parole est celui où l'enfant découvre le fabuleux pouvoir du verbe. Dans *L'Ange et le Fantôme*, j'explique ceci à travers l'histoire d'un petit garçon qui se brûle sur une lampe à côté du lit de sa mère. Celle-ci lui dit : « Attention, c'est chaud ! » L'enfant prononce son premier mot « chaud », et s'arrête instantanément de pleurer. Voilà ce qu'est le stade magique de la parole. C'est la découverte de l'extraordinaire pouvoir des mots. Dans ce cas, ce que l'enfant vit comme un événement magique est que la prononciation d'un mot, « chaud », puisse brusquement supprimer la douleur. À l'âge adulte, on ne peut plus percevoir ce genre de choses, car nous sommes tous devenus des Monsieur Jourdain, qui parlons sans nous y arrêter. On ne se rend donc plus compte de l'élévation que procure ce qu'on appelle la symbolisation. C'est pourtant ce qui soigne en psychanalyse. De symboliser quelque chose de douloureux, de le faire monter dans un registre vibratoire plus haut, en le mettant en mots, fait que l'esprit se décolle de l'endroit où l'on souffre, et c'est ainsi, en en parlant, que la douleur se dissout. Le pouvoir qu'ont les mots sur le corps est énorme puisque avec l'hypnose, on peut obtenir l'inverse : faire éprouver au corps une douleur qui n'existe pas. Le stade magique de la parole correspond donc au moment où l'enfant découvre pour la première fois cette élévation vibratoire qu'est la prononciation d'un mot. À ce stade, il utilise généralement un seul mot qu'il emploie de façon magique, c'est-à-dire à tort et à travers. Il veut une glace : « chaud la glace ! » Il y a quelque chose qui lui fait peur : « chaud le bruit ! ».

Ce stade de l'acquisition du langage correspond donc au processus d'élévation vibratoire qui est ce qui soigne dans toutes les cures par la parole. Sitôt que quelque chose est amené de la mémoire cellulaire à la parole, cela en permet la compréhension et offre un outil pour le dissoudre. À partir de là, c'est vous qui choisissez ce que vous en faites. Ce ne sont plus les « pilotes automatiques » des habitudes et de la répétition transgénérationnelle. La parole est ce qui nous fait « fils de Dieu », fils de l'esprit. Elle nous installe dans notre pouvoir d'humain. C'est elle qui nous permet de tenir le volant de notre vie et si, nous ne le tenons pas en mains, les « pilotes automatiques » de la répétition fonctionnent tout seuls. La vraie répétition en psychanalyse est le transgénérationnel. Notre mémoire de vie est dans toutes nos cellules. Elle ne réside pas que dans notre cerveau. Le cerveau n'est que ce qui dirige. Accueillir ce que la tradition biblique appelle l'Ombre, c'est transmuter le fantôme dans la lumière des mots. L'Ombre est ce qui n'est pas parlé, ce qui reste inconscient. La Lumière est la parole qui unit et permet l'amour. En ce sens la thérapie consiste à accueillir la mémoire cellulaire pour la faire naître dans le langage et la compréhension. Si celle-ci se limite à analyser ce qui passe dans la tête sans tenir compte de ce que dit le corps, ou à mâchonner répétitivement sa souffrance sans prendre en main le volant de sa vie, elle ne fait le travail qu'à moitié. Tant que le travail thérapeutique ne vous amène pas à saisir votre propre pouvoir, les pilotes automatiques de la répétition continuent à fonctionner tous seuls.

C'est au regard de cette élévation mentale qu'est l'oedipe que la séduction sexuelle de l'enfant est traumatique. Un enfant a la capacité de jouir mentalement. La séparation entre la pensée langagière et l'énergie, qui constitue la « pensée musculaire » de son image inconsciente du corps, est beaucoup moins nette chez l'enfant que chez l'adulte. Dans ce temps de verticalisation qu'est l'oedipe, la nouveauté est que l'enfant jouit de la découverte du verbe et du pouvoir d'élévation humaine que crée la parole. Le plaisir corporel, il le connaît déjà. C'est celui qu'il a vécu dans les bras de sa mère. Le plaisir du corps est donc pour lui du plaisir de bébés. À cet âge, il découvre donc une jouissance toute nouvelle qui est celle de ses questions sur la vie. Dans ses jeux, il n'arrête pas de construire des scénarios de toutes sortes. Ceux-ci lui servent à intégrer les repères de la vie adulte. C'est ce qu'a, entre autres, expliqué Donald Winnicott dans son livre testamentaire, *Jeu et réalité*⁹. Pour

⁸ Sabina Spielrein, « La genèse des mots enfantins Papa et Maman » dans Michel Guibal et Jacques Nobécourt *Sabina Spielrein entre Freud et Jung*, Aubier Montaigne, 1981.

⁹ *Op. cit.*

Winnicott, l'enfant intègre la vie en jouant. Ce à quoi il ajoute que la psychanalyse est « un jeu très sophistiqué ».

Si vous observez un enfant dans sa chambre avec ses poupées, ses nounours ou ses bonshommes en plastique, ou que vous jouez avec lui, vous serez surpris par le nombre d'histoires qu'il invente en moins d'une demi-heure. Dans ses scénarios oedipiens, l'enfant se pose la question de l'amour, de la reproduction, de la mort, mais aussi du commerce, de la guerre, des prisons, bref de tout ce qui fait la vie. Si, à cet âge, vous séduisez corporellement l'enfant, vous lui donnez pour seule réponse à ses questions sexuelles un ; « joui et tais-toi », qu'il réceptionne dans son image du corps comme un : « reste donc un bébé », puisque les câlins et les bisous sont, pour lui, de la jouissance de bébés. Alors qu'il est en train de mentalement grimper et de se verticaliser, une telle réponse l'écrase au sol. À cet âge, ce qui est traumatique est surtout l'acte sans parole. C'est l'absence de parole qui écrase l'enfant dans son identité de bébé, car l'acte sans parole est pour lui du « parler de bébé ». D'ailleurs lorsqu'il s'agit d'un enfant informé, la séduction n'est pas forcément traumatique. C'est ce que m'ont fait comprendre les cures de personnes qui ont été séduites enfants. Quand ils ont été séduits par quelqu'un qui leur parlait, qui leur expliquait que c'était interdit et qui leur laissait le choix, ils n'y voient pas quelque chose de traumatique, comme l'un de mes clients qui a, très jeune, découvert la fellation avec une domestique et qui en disait : « heureusement qu'elle était là parce qu'avec les parents que j'ai eus, j'aurais été complètement débile ».

La « scène primitive » et la « conception langagière » de l'enfant

Le pivot central de l'oedipe, celui dont dépend sa résolution, n'est pas la castration comme l'énonce la théorie freudienne, mais la découverte du rôle qu'a joué le père dans sa venue au monde. Le concept de castration dénote surtout à quel point Freud n'a pas vu l'importance de l'information sexuelle. Dans ce qu'en a fait Françoise Dolto, avec sa théorie des « castrations symboligènes », la différence est qu'elle met l'accent sur l'information que l'on donne à l'enfant et qui lui permet de passer à l'étape suivante : « Tu as huit ans, tu n'as plus l'âge de te pendre au sein de ta mère ! ». Voilà ce qu'est une castration symboligène au sens où l'entend Dolto. C'est donner une information qui permet à l'enfant de décoller de sa mère au niveau des orifices qui, comme la bouche ou l'anus, ont servi à la construction de son corps. Alors que chez Freud, c'est la peur du garçon d'être châtré par le père. Ce qui fait que lorsqu'on applique la castration aux filles, on ne sait plus du tout de quoi l'on parle. De même au niveau de ce qu'on appelle la « scène primitive ». Les freudiens l'ont limité à la représentation du coït parental, sans soulever la question des informations sur la sexualité et la mort qu'a reçu ou n'a pas reçu l'enfant. Ils en ont donc fait un événement traumatique, en pensant le traumatisme du plus célèbre client de Freud, l'homme aux loups¹⁰, était d'avoir assisté au coït de ses parents. Or ce n'est pas d'assister à un coït qui est traumatique pour l'enfant, mais d'y être confronté sans pouvoir en comprendre le sens. Quand j'ai commencé ma cure, tous les enfants qui étaient orientés, comme je l'ai été, dans des centres psychopédagogiques, s'y retrouvaient, soit parce qu'ils avaient des parents divorcés, soit parce qu'ils avaient vu leurs parents faire l'amour. C'est ce qu'on disait alors. On considérait donc comme un traumatisme le contraire de ce qui l'est en réalité. Puisque l'une des choses qui a été traumatique pour moi, dans cette première analyse, est d'y avoir passé plusieurs années sans avoir pu me donner la moindre représentation de comment mes parents m'avaient fait.

Dans l'esprit humain, la « scène primitive », la façon dont nos parents nous ont conçus, ne se résume pas à la vision réelle ou fantasmé du coït parental. Ceci parce que dans notre constitution mentale, nous ne sommes pas faits du coït de nos parents, mais des échanges psychiques conscients et inconscients qui ont permis ce coït. L'enfant a une mémoire inconsciente ou cellulaire de cette époque où, fœtus, il était « à moitié mort », c'est-à-dire là sans être là, puisqu'il n'était pas encore là sur Terre, mais qu'il était déjà là dans le désir de ses parents. Au stade fœtal, nous avons, du point de vue de l'enfant, le même statut que les morts de la famille qui ne sont plus là dans leur corps, mais qui restent présents dans la parole et l'esprit des vivants. Voilà ce qui permet aux enfants d'admettre que la mort puisse exister. Donc, de mon point de vue, ce que Freud a appelé la scène primitive ne se limite pas au coït des parents. Il est bien sûr important que l'enfant puisse se représenter l'emboîtement des sexes, mais en ce qui concerne la structuration mentale, la « scène primitive » est ce que j'ai appelé « la conception langagière de l'enfant ». Il suffit en effet de considérer ce dont parlent les analysants dans leur cure pour se rendre compte que ce n'est pas le coït des parents qui détermine ce que nous sommes, mais l'activité mentale, les paroles où les fantasmes avec lesquels ils se sont rencontrés et nous ont fait. Voilà ce qu'est la conception langagière de l'enfant. C'est l'ensemble des activités mentales, parlées ou non-parlées, consciente ou inconsciente, qui ont permis à deux cellules de se rencontrer pour nous donner corps.

L'intégration du temps et de la mort

Je vous ai dit que l'oedipe n'est pas qu'un processus d'intégration de la sexualité. C'est aussi un processus d'intégration du futur et de la mort, ce dont Freud n'a pas traité. La première formulation de la question oedipienne est : « d'où je viens ? ». Répondre à l'enfant qu'il est sorti du corps de ses deux parents est une

¹⁰ Sigmund Freud, « L'homme aux loups, extraits de l'histoire d'une névrose infantile », *Cinq psychanalyses*, PUF, 1954.

réponse déjà satisfait, mais qui n'y répond pas totalement car, avant les parents, d'où venons-nous ? C'est en ce sens que notre mythologie d'incarnation, l'histoire d'Adam et Eve, continue à fonctionner comme un complément de la structuration oedipienne. C'est ce que Françoise Dolto a mis en lumière dans *L'Évangile au risque de la psychanalyse*¹¹. Comment se présente cette autre partie de la question du « d'où je viens ? ». Elle surgit assez souvent à propos du voyage de noces des parents. Les parents sont en train de parler du superbe voyage qu'ils ont fait en Italie et l'enfant demande : « J'étais où à Venise ? ». Ils répondent : « Tu n'étais pas là ». « Mais si j'étais pas là, j'étais où ? » surenchérit l'enfant. « Tu n'étais pas né, tu n'étais pas là du tout ». Le gamin devient vert et angoissé. Alors son père ou sa mère perçoit son angoisse et lui dit : « mais si, tu étais là, tu étais dans notre cœur, nous t'attendions ». Et l'enfant récupère un large sourire. Il s'agit là d'un moment assez important dans le développement mental dont très peu d'analystes parlent. Cet événement montre que, pour l'enfant, il est presque plus important d'exister dans le désir de ses parents que d'exister dans un corps physique, puisque s'il n'existait pas dans leur désir, l'enfant ne pourrait tout simplement pas vivre. Sans parents, il n'y a pas de conception et s'ils ne prennent pas en charge l'enfant, il meurt. Le plaisir de la vie se situe, pour lui, comme pour nous, dans le rapport aux autres. C'est celui que l'on prend à se parler, à se toucher ou à faire des choses ensemble, et c'est pourquoi il est important pour l'enfant de savoir qu'il existait avant de naître dans le désir de ses parents. De plus, bien que le vécu fœtal soit déjà refoulé à l'âge oedipien, l'enfant possède une mémoire inconsciente ou cellulaire de cette époque où il était là sans être là. La « scène primitive », entendue comme sa « conception mentale », le renvoie donc à cette époque où il n'existait pas encore dans son corps, mais où il existait déjà dans le désir de ses parents. C'est aussi ce qui explique que, pour un adulte, mourir c'est atteindre la fin de la vie, alors que, pour un enfant de quatre ou cinq ans, mourir, c'est retourner d'où l'on vient. À cet âge, les représentations du futur ne se sont pas encore construites. Mourir signifie donc retourner vers le passé, repartir là où on était avant.

Les premières questions sur la sexualité surgissent vers trois ans, or à trois ans, on est encore dans l'originaire où seul le présent existe. L'enfant a déjà intégré le temps dans ses dimensions linéaire et cyclique, mais pour lui le futur n'existe pas encore. Celui-ci commence à se construire vers quatre ou cinq ans lorsqu'il demande : « Dis, maman, c'est aujourd'hui demain ? » À cet âge, c'est en se représentant ce que j'appelle la « mort antérieure », celle du stade fœtal où l'on est là dans le désir de ses parents mais pas encore là dans son corps, que l'enfant admet l'idée de la mort et l'intègre comme une donnée de la vie. C'est aussi à partir de là qu'il construit les représentations de son propre futur. Pour construire ces représentations, l'oedipe utilise le passé des parents, c'est-à-dire la façon dont l'enfant comprend comment ses parents se sont rencontrés et l'ont mentalement conçu. Ce qui implique un certain travail imaginaire.

Pour comprendre que l'on peut être là dans le désir et la parole de ses parents sans l'être dans son corps, comme le sont les fœtus ou les morts, l'enfant dispose d'une mémoire, même si celle-ci est inconscience ou cellulaire. Le fœtus ressent le coït de ses parents comme une illumination dont la mémoire s'inscrit sur toute la surface de la peau. Il existe donc une mémoire de cette illumination fœtale qu'est le coït des parents. Dans la Bible, c'est celle du souffle des Elohim ou de Dieu, planant à la surface des eaux dans lesquelles sont créés Adam et Eve. On peut donc aller jusqu'à penser que cette mémoire se retrouve dans l'érotisme, puisque les sensations sont, comme les images et les mots, des créations que le cerveau construit en utilisant sa propre mémoire et que l'esprit n'est, sous cet angle, qu'une somme de mémoires. Par contre, pour que l'enfant puisse se représenter comment ses parents vivaient, ce qu'ils étaient avant qu'il naisse, comment ils faisaient du vélo ensemble ou comment papa faisait la cour à maman, l'enfant ne possède aucune mémoire inscrite dans son vécu corporel. Il ne dispose pour cela que des paroles de ses parents. Pour pouvoir se représenter sa « conception langagière », il est donc obligé d'effectuer un travail de création imaginaire, et c'est avec cette « recreation imaginaire » qu'il construit les représentations de son propre futur, en se disant que, quand il sera grand, il sera comme papa ou comme maman, et pourra, lui aussi, être un dieu qui donne la vie.

Voilà ce qu'on appelle le « scénario oedipien ». Le scénario oedipien d'une petite fille qui en au début de l'oedipe et qui s'adresse à sa mère est par exemple : « Quand je serai une grande maman et que tu seras une petite fille, je te promènerai dans la poussette et j'épouserai papa ». C'est une formulation dans laquelle on perçoit que le futur est en train de se construire. Alors qu'un oedipe qui se termine est celui de l'enfant d'une collègue du Jardin d'idées qui nous l'a raconté dans un groupe de travail. Cet enfant en était à l'âge où il ne démordait pas de l'idée d'épouser sa mère. Un jour, elle lui explique que ce n'est pas possible en lui parlant du vieillissement et de la succession des générations. Elle lui dit : « quand tu seras grand, tu ne m'aimeras plus parce que je serai vieille, toute ridée et que tu préféreras une femme plus jeune. » Bref, elle lui explique la mort. Quelque temps après, le gamin tombe amoureux d'une petite fille à l'école, et un dimanche matin, il arrive au petit-déjeuner et donne à ses parents un dessin représentant deux cercueils, en disant à sa mère : « c'est toi et papa ». Voilà ce qu'est un oedipe vraiment terminé. Dans notre monde, on ne se rend pas compte à quel point il est important que l'enfant puisse comprendre la mort. À l'âge oedipien, la comprendre, c'est s'inscrire dans la

¹¹ J-P Delarge, éditeur, collection « Points », Seuil, 1977.

succession des générations, mais c'est aussi pouvoir sortir de l'oedipe ou le terminer, c'est-à-dire se donner les représentations qui permettent de quitter les parents. C'est quelque chose d'important, car un enfant qui s'exprime ainsi à l'âge oedipien n'aura pas besoin, à l'âge adulte, de projeter son père ou sa mère dans ses histoires d'amour, comme le font la plupart des gens. L'oedipe se termine lorsque l'enfant peut se représenter la mort de ses parents et arrive à imaginer qu'il existe un futur sans eux.

Les deux pivots des transmissions générationnelles que, normalement, constituent l'oedipe sont donc le deuil, le respect des ancêtres, et l'interdit de l'inceste. De pouvoir penser la mort fluidifie les relations de filiation, mais c'est aussi l'existence de la mort qui fait qu'en tant qu'homme, on n'a pas le droit de faire l'amour avec sa fille, alors qu'aucune loi n'interdit de le faire avec une autre jeune fille de son âge. C'est ce que les parents doivent dire. Ils doivent expliquer l'oedipe non pas comme un interdit qui concerne l'enfant, mais comme un interdit qui les concerne eux. Lui expliquer que c'est eux qui n'ont pas le droit d'utiliser sexuellement leurs enfants puisqu'ils les ont mis au monde pour les remplacer, et que c'est cela qui fait de la filiation une relation différente, verticale, dans laquelle le plaisir n'est pas le sexe, mais la nécessité d'assumer l'existence de la mort.

Ne pas vouloir que les enfants assistent aux enterrements, comme c'est le cas de nombreux parents, revient donc, en fait, à les mutiler d'une part importante de leur développement. Cette question est bien sûr grandement culturelle. À ce niveau, si l'on regarde ce qui entrave actuellement l'oedipe des enfants d'une façon culturelle ou générale, on peut dire que, sur la question de la mort, les garçons sont un tout petit peu plus privilégiés que les filles. La mort a en effet un peu plus de place entre le père et son fils qu'entre la mère et sa fille. Ce qui est dû, entre autres, à la façon dont la théorie de l'oedipe s'est vulgarisée comme le désir du garçon de tuer le père pour s'approprier la mère. Cette conception de l'oedipe en élimine la dimension la plus importante, mais elle a au moins l'avantage de faire que, socialement, entre un père et un fils, la mort puisse être présente. Alors qu'entre la mère et sa fille, la mort comme repère d'une transmission verticale n'a quasiment aucune existence. Comme si la soupe culturelle materno-matérialiste du moment installait la mère et la fille dans une espèce d'immortalité toute au présent. En trente ans de carrière, je n'ai rencontré aucune cliente ayant eu une mère capable de lui dire : « je t'ai mis au monde pour que tu me remplaces ». C'est en ce sens que la mort semble imparlable entre la mère et la fille.

Le rêve de l'enfant poursuivi par un homme armé d'un couteau

Un exemple de « symptôme question » est le rêve dans lequel l'enfant est poursuivi par un homme armé d'un couteau ou d'un revolver. Ce cauchemar est assez fréquent chez l'enfant. Il est souvent récurrent et il peut perdurer à l'âge adulte. Comme le rêveur y est souvent poursuivi par un homme armé d'un couteau, les analystes ont eu tendance à y voir une confirmation de la castration, entendue comme la peur d'être châtré par le père. Or interpréter ce rêve comme une confirmation de la castration ne tient pas. D'une part, parce que ce rêve est aussi fréquent chez les filles que chez les garçons et qu'on ne voit pas en quoi les filles auraient peur qu'on leur coupe le pénis. D'autre part, parce que la figure virile qui poursuit l'enfant ne brandit pas forcément un couteau. Ce peut être un revolver, une matraque ou autre chose.

À mon sens, il faut donc analyser ce rêve en termes d'image du corps. Ce qui caractérise l'objet que brandit le poursuivant est qu'il s'agit d'un objet susceptible de pénétrer la chair. Cet objet symbolise donc l'activité du sexe viril qui y est associée à la mort. C'est pourquoi ce cauchemar récurrent disparaît sitôt que l'on explique à l'enfant la fonction du sexe paternel. C'est ce qui en fait, non pas un « symptôme question », mais un « rêve question », puisque rêver n'est à proprement parler un symptôme. Or, si ce cauchemar associe le phallus à la mort, de quelle mort s'agit-il ? La mort dont il parle est alors la seule que connaît le corps de l'enfant, celle du stade fœtal où il était déjà là sans être encore vraiment là. Dans ce rêve, c'est donc la mémoire fœtale du phallus paternel qui, devenue inconsciente, pousse l'enfant à poser la question de la différence des sexes. Et, si le rêve associe le sexe viril à la mort, la mort dont il parle est la « mort antérieure » qui, tant que l'enfant n'a pas intégré le futur, est la seule qu'il connaît dans son image inconsciente du corps. C'est aussi ce qui explique que le poursuivant se situe dans le dos de l'enfant : la partie de nous-même que nous ne voyons pas et qui, au niveau de l'esprit, symbolise l'inconscient. Si ce personnage était une figure incestueuse qui obstruait l'évolution de l'enfant, il lui barrerait la route, en se situant devant lui, alors qu'ici, l'homme qui le poursuit est dans son dos. C'est donc du fond de son inconscient que cette figure le pousse à aller de l'avant.

Les transmissions œdipiennes de la sexualité

La dernière chose à savoir sur l'oedipe est qu'à défaut de parole sur le sexe et la mort, la structure oedipienne se reproduit de façon inchangée ou fantomatique d'une génération à l'autre. C'est l'une des choses que nous allons vous apprendre à reconnaître dans la construction de l'arbre généalogique. Vu nos données culturelles actuelles, nous sommes rares à avoir eut le droit à un oedipe normal, c'est-à-dire à avoir été informé entre trois et six ans des choses de la vie telles qu'elles sont réellement. Cela ne nous a pas empêché d'être tout de même un tout petit peu construit à l'adolescence, car lorsque l'enfant est privé de paroles sur le sexe et la

mort, il se construit grâce à l'activité mentale originaire, en dupliquant inconsciemment la structure de mobilité sexuelle de ses parents. De la même façon qu'il apprend à parler, en dupliquant leur langue, il duplique comment ils se sont eux-mêmes construits à l'âge oedipien. Sans parole, la construction oedipienne se limite donc à une duplication inconsciente de celle des parents et c'est ainsi que l'enfant reprend à son compte les fantômes familiaux. Comme nos parents ont dupliqué les leurs, que ceux-ci ont, eux-mêmes, dupliqué les leurs, et ainsi de suite, les fantômes qui perturbent la sexualité remontent à l'époque où notre société a pris l'habitude de cacher de la sexualité aux enfants, c'est-à-dire au puritanisme bourgeois qui s'est installé avec la Révolution pour culminer au dix-neuvième siècle. En cela, ces fantômes sont culturels, mais comme ils se transmettent dans l'intimité des familles et que, dans la clinique de l'enfant, ils concernent aussi les parents, lorsqu'on reçoit des enfants, il est souvent plus efficace de mettre en place une clinique de la parentalité et du couple que d'analyser l'enfant.

Que se passe-t-il à l'âge adulte, lorsqu'on rencontre un amoureux ou une amoureuse et qu'on l'épouse pour faire des enfants ? Si l'on a tous deux dupliqué les fantômes oedipiens de ses parents, cela n'offre que deux possibilités.

La première consiste à associer les fantômes dont on hérite à ceux de son conjoint, en les mettant en commun. Cette mise en commun des impensés et non-dits familiaux allège le poids pour les parents, mais en charge d'autant plus lourdement l'enfant, en s'exprimant chez lui par des troubles psychiques ou somatiques plus ou moins graves. C'est, en fait, la façon la plus commune de s'alléger du poids d'un fantôme. Le processus est simple : si l'on est seul à supporter les effets d'un fantôme, on peut se croire fou, alors que si l'on est deux, on arrive à les considérer comme normal puisqu'on est plus tout seul à en souffrir. Un des premiers clients avec lequel j'ai compris ce processus de mise en commun des fantômes qui en charge doublement l'enfant est Jean-Michel, cet autiste de 19 ans dont je raconte l'histoire dans *L'Ange et le Fantôme*. C'est souvent le cas dans la psychose de l'enfant. Les parents mettant, par exemple, en commun une absence totale de père dont ils ont tous deux terriblement souffert. Cela fait qu'ils se comprennent et se soutiennent l'un l'autre, mais ils le font sans se rendre compte qu'ils s'en soulagent, en créant un fantôme de manque de père deux fois plus lourd qui enferme leur enfant dans la psychose. Dans ce cas, la transmission de la vie s'interrompt assez vite. Elle ne tient guère plus de trois générations, soit parce qu'elle engendre un autiste qui ne se reproduira pas, soit parce qu'elle crée des stérilités, des cancers ou d'autres troubles faisant que les individus meurent avant de se reproduire.

La seconde possibilité est, au contraire, de ne pas arriver à mettre ses fantômes en commun. Ce sont alors les scènes de ménage ou les psychodrames à répétition. Chacun ayant hérité de ses propres lignées une conception différente de ce que doivent être un père et une mère, celles-ci se heurtent sans pouvoir s'associer. Comme le couple ignore que ce sont leurs fantômes familiaux qui n'arrivent pas à s'emboîter, ils se mettent à se disputer pour la place d'une petite cuillère ou tout autre détail insignifiant faisant qu'au lieu d'arriver à s'aimer, ils se détruisent ou cassent tout. Dans une optique transgénérationnelle, la scène de ménage est quand même plus positive que la mise en commun des fantômes. La mise en commun délègue le travail aux enfants, alors que si l'on décide d'aller un peu travailler pour comprendre ce qu'on répète dans ce genre de folie, on délègue les fantômes familiaux dont chacun a hérité et l'on retrouve la possibilité de rapports normaux.

Au niveau du travail sur l'arbre généalogique, pour comprendre sa structure personnelle, il suffit, de façon schématique, de repérer comment nous sommes constitués de trois générations : de considérer les identifications à nos grands-parents à travers lesquelles nous avons admis et intégré la mort, les identifications à nos parents chez qui nous avons dupliqué notre fonctionnement sexuel, et les identifications à nous-même et à nos héros, ceux auxquels nous avons rêvé quand nous étions enfants et avec lesquels nous avons construit nos idéaux. Mais pour comprendre l'origine d'un fantôme, il est nécessaire de remonter beaucoup plus haut, en général jusqu'à la sixième ou septième génération. Il faut alors se focaliser sur les structures œdipiennes des parents et de leurs ascendants, en considérant comment ils ont, eux-mêmes, inconsciemment dupliqué la structure oedipienne de leurs parents qui, en général, est tout d'abord celle du parent de même sexe. Ceci afin de regarder comment le sexe et la mort se sont transmis dans chacune des lignées, c'est-à-dire comment les filles se sont, ou ont été, identifiées aux mères, aux tantes et aux grands-mères, par exemple lorsqu'elles héritent du nom d'une autre, et comment les garçons se sont identifiés aux pères, aux oncles et aux grands-pères. La structure œdipienne des ascendants est repérable sur l'arbre, car c'est elle qu'ils ont mise en acte dans leurs vies, leurs souffrances ou leur mort. Il s'agit donc de considérer comment la sexualité et la mort leur ont été transmises, de quelle conception de la reproduction ils ont hérité et mise en acte dans leur vie, et comment ont-ils intégré la mort, c'est-à-dire de quelle façon la fille a été destinée à prendre le relais de sa mère, ou le fils, celui du père.